

Jérôme Clément

La culture expliquée à ma fille

En 2000, un premier dialogue avait réuni Jérôme Clément et sa fille. Culture savante, culture populaire, livre, télévision, Internet..., rien n'avait échappé aux regards investigateurs et critiques de Judith et de son père.

Plus de quinze ans ont passé depuis la première édition de ce livre, aux cours desquels de profondes mutations technologiques ont bouleversé le champ culturel. À l'heure où il n'est question que de crise et de réduction budgétaire, où l'Europe semble avoir abandonné ses grands desseins intellectuels, où le repli sur soi domine, il est plus urgent que jamais de souligner l'importance de la culture. C'est avec force, conviction et humour que Jérôme Clément et sa fille s'y emploient.

Jérôme Clément a occupé différentes fonctions au ministère de la Culture. Président-fondateur d'ARTE, il a présidé cette chaîne de 1991 à 2011. Il a également présidé le conseil d'administration du Théâtre du Châtelet, la société de vente aux enchères PIASA et la Fondation Alliance française. Il a publié plusieurs ouvrages, notamment, chez Grasset : *Plus tard tu comprendras* (2005) et *Le Choix d'ARTE* (2011).



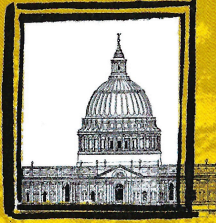
9 782021 079074

www.seuil.com

Illustration : Olivier Bales

Imprimé en France 06.12-4
ISBN : 978.2.02.107907.4

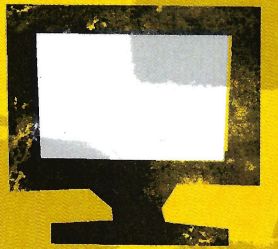
8 €



Jérôme Clément

La culture expliquée à ma fille

Nouvelle édition augmentée



Seuil

Jérôme Clément La culture expliquée à ma fille

Seuil

Palestiniens et Israéliens : autant de cultures, autant d'histoires, autant de conflits. Comme faire admettre que les hommes et les femmes sont autant d'individus libres, c'est-à-dire non reconnus exclusivement par leurs appartenances nationales, ethniques, religieuses ou communautaires, à qui l'on reconnaît le droit de revendiquer et de vivre leur spécificité culturelle ?

– *Cela signifie que les guerres naissent de conflits culturels ?*

– L'élément culturel est déterminant. Parce que les guerres naissent souvent du fait que le groupe dominant refuse à l'autre sa différence et veut qu'il soit identique à lui-même pour assurer sa domination.

– *Bon. Tu veux m'expliquer la culture de tous les temps, partout dans le monde ? Mais il y a des milliards et des milliards de cultures différentes qui existent ou ont existé dans tous les pays et à travers toutes les époques !*

– Des milliards, tu exagères ! Mais c'est justement cela qui est intéressant : comprendre ce qui caractérise ces différentes cultures et ce qu'elles ont en commun. Certains disent parfois qu'il y a une culture universelle. Est-ce vrai ? C'est un grand débat qui a occupé les philosophes, notamment au XVII^e et au XVIII^e siècle. C'était notamment la conception des encyclopédistes, tu sais, ceux qui ont voulu recenser l'ensemble des connaissances du monde à ce moment-là. Diderot et d'Alembert, notamment, et puis Voltaire, Montesquieu et Rousseau. Ils ont donné naissance à la « philosophie des Lumières », c'est-à-dire à l'idée selon laquelle l'ensemble des connaissances mondiales pouvait se répandre, faire

trionpher la raison et transmettre un savoir universel qui permettrait à l'humanité de progresser. D'une certaine façon, nous vivons toujours sur cette idée, qui a été répandue au moment de la Révolution française, puis sous Napoléon, et qui a compté dans l'histoire du monde de ces deux derniers siècles. Mais il n'y a pas qu'en France que ce mouvement a existé. Ainsi, Goethe, sans doute l'un des plus grands écrivains allemands et européens, disait : « Le mot de littérature nationale ne signifie pas grand-chose ; aujourd'hui, nous allons vers une époque de littérature universelle et chacun doit s'employer à hâter l'avènement de cette époque. » Kant, le philosophe, se situait aussi dans cette perspective universaliste.

– *C'est idiot, cela n'a pas pour autant empêché les guerres.*

– Idiot, non. Parce que l'aspiration à l'universel est un bel idéal, toujours très actuel, mais il est souvent le prétexte à une volonté de puissance et de domination. La Révolution française et les encyclopédistes croyaient que des hommes libres pouvaient apporter le bonheur à l'humanité : « Le Bonheur, une idée neuve en Europe. » Telle fut la devise de Saint-Just. Et puis, c'est au nom de ces idées que les grandes puissances ont entrepris une politique de colonisation afin d'assurer la promotion intellectuelle et le développement « moral » des pays africains, asiatiques. « Le fardeau de l'homme blanc », disait Jules Ferry, le père de la politique coloniale française. Tous les grands conquérants se veulent porteurs de message universel. En fait, le partage de l'Afrique ou de l'Asie, notamment entre les Français, les Belges, les Allemands et les Anglais, a été le résultat de leur rivalité de grandes puissances pour

défendre leurs intérêts économiques et politiques. Et cette colonisation a eu pour conséquence une certaine déculturation de ces pays.

– *Déculturation, ça veut dire quoi ?*

– Imposer à un autre pays sa langue, ses lois, ses habitudes. Parfois, ce dernier perd sa langue, sa culture, sans avoir acquis la langue dominante. Le peuple « déculturé » perd son identité.

– *Les Africains ne vivent pas comme nous mais, pour moi, c'est aussi bien. Je vais peut-être dire une bêtise, en Afrique, tout s'organise autour de la culture, mais pas celle dont tu parles, celle de la terre. C'est différent ?*

– C'est une très bonne remarque. C'est vrai, étymologiquement, la culture, c'est la culture de la terre. Il y a l'idée de friche, de jardin, de sol, de paysans. Tout commence par là. Il faut rendre la terre productrice pour se nourrir. Et cela devient ce que l'on appelle un « espace aménagé » soit pour produire, soit pour chasser, soit pour se promener.

Quand on parle de cultiver son jardin, on pense « être tranquille, vivre sereinement », aménager la terre d'une certaine façon pour produire des richesses et rester chez soi à s'occuper des choses essentielles de la vie, sans se préoccuper des soucis du monde. Cela fait référence à une sorte de sagesse.

– *Donc, en fait, la culture dont tu veux parler, c'est la façon dont on se cultive soi-même. On cultive son jardin comme on cultive sa tête.*

– Belle formule. Le jardin des connaissances... Vaste programme ! La culture de la terre, c'est exactement comme la culture de l'esprit. Regarde le jardin de M. Marion, à Cumeray, près de chez nous en Anjou, sur les bords de la Loire, c'est un jardin très

ordonné. Il n'est pas très grand, il y a des rangées de haricots verts, de fraises, de fleurs, d'arbres fruitiers. M. Marion apporte beaucoup de soin à organiser l'espace. Le jardinier adapte son travail au sol, au climat. Quand on visite un pays, tu le disais pour l'Afrique tout à l'heure, on observe la façon dont il est cultivé. Et, si l'on examine l'histoire, l'histoire des religions, celle des mythologies, les jardins ont toujours tenu une place essentielle. Le jardin, c'est le bonheur. Un regard sur le monde et la façon dont on le conçoit. Quand Adam et Ève ont été chassés du Paradis, le Paradis était présenté comme un jardin merveilleux où poussaient des arbres portant des fruits magnifiques. Plus tard, on a parlé des jardins de Babylone.

– *Babylone, où est-ce ?*

– C'était la capitale des Assyriens, aujourd'hui l'Irak. Cette grande civilisation, très raffinée, avait pour capitale Babylone, et la beauté suprême était d'aménager des jardins. Les Arabes ont perpétué cette tradition. Il en reste de beaux exemples, notamment les jardins de l'Alhambra à Grenade, en Espagne, où les pièces d'eau, les fontaines se mêlent aux marbres des cours intérieures pour les rafraîchir. Mais on parle aussi souvent des jardins « à la française » ou des jardins « à l'anglaise ».

– *Quand je suis allée avec mon collègue à Versailles, on m'a expliqué les jardins à la française.*

– C'est l'esprit rationnel qui y domine, celui de Descartes, l'auteur du *Discours de la méthode*. Philosophie et jardin sont étroitement associés. A Versailles, il y a des parterres de fleurs ou d'arbres délimités par des massifs de buis taillés de façon minutieuse, des allées bien droites, parce que c'était

la vision du monde du jardinier de Louis XIV qui s'appelait Le Nôtre. Louis XIV voulait y imprimer sa marque. Cette puissance du Roi-Soleil et de la monarchie absolue se lit dans les bassins, les statues, les massifs. L'histoire des jardins de Versailles, c'est celle d'une certaine représentation du monde. Louis XIV aimait à s'y promener avec sa cour.

A l'inverse, les jardins « à l'anglaise » présentent une certaine effervescence, un peu désordonnée, un peu plus libre. Les parcs anglais reflètent un autre rapport à la nature.

Au Japon, c'est encore différent. Ils dessinent des jardins zen avec du sable soigneusement ratissé, avec des lignes, des cailloux très bien placés. C'est extrêmement méticuleux. Les promeneurs n'ont pas le droit de marcher à tel endroit, de déranger un ordre dont les règles nous échappent. On voit bien, quand on regarde leurs jardins, que les Japonais sont différents de nous. C'est une certaine cosmogonie...

– Mais qu'est-ce que c'est la cosmogonie ?

– La cosmogonie, c'est un rapport à l'espace, un rapport à la façon dont l'univers s'organise. Un imaginaire rêvé. Et donc le jardin, tel que le conçoivent les Japonais, reflète leur vision de la perfection.

– Donc, en fait, tu dis que la culture des jardins ou de la terre reflète la culture du pays ?

– C'est un élément – ce n'est pas le seul –, mais il est déterminant comme représentation de l'ordre et de la beauté. Mais pour survivre, pour vivre, il faut d'abord se nourrir, chasser, pêcher, donc établir avec la nature un rapport privilégié qui est à la base de toutes les inventions humaines. On le voit dans les musées par exemple. Les arcs, les flèches, les huttes, les instruments agricoles, les maisons. Aujourd'hui,

lorsqu'on étudie les sociétés, ce qui est le métier des ethnologues...

– Au fait, que font-ils exactement ?

– Ils étudient la façon dont les hommes vivent et organisent les sociétés. Ils rejettent l'ethnocentrisme et s'intéressent à la diversité des cultures dans le temps et l'espace. Les ethnologues se sont d'abord intéressés aux cultures des origines, notamment en Amérique latine, dans les forêts d'Amazonie ou en Afrique.

– Pourquoi ?

– Parce qu'ils pensaient que les cultures originelles étaient peu modifiées par le contact avec les autres cultures et que l'on pouvait établir plus facilement des caractères originaux, une sorte de classification des éléments culturels. En France, c'est Claude Lévi-Strauss qui fut le rénovateur de l'ethnologie. Au Brésil, il a étudié les Indiens Bororo, les Nambikwara, et en a rapporté des observations passionnantes. Mais, de plus en plus, les ethnologues s'intéressent aux sociétés modernes.

– Ils pensaient que les sociétés primitives étaient plus proches de la nature, plus naturelles ?

– Rien n'est naturel, pas plus les sociétés primitives que les autres.

– Pourquoi dis-tu cela ? Ce qui est naturel, c'est ce qui vient spontanément ; d'ailleurs, on me dit souvent « sois naturelle », alors tu vois...

– Quand on te dit cela, ce n'est sûrement pas pour t'inviter à faire ce dont tu as envie sans restrictions. Qu'est-ce que le naturel ? Être spontané, c'est être conforme au modèle culturel qui nous a été transmis. Respecter les règles que la vie en société implique pour tous ceux qui la composent.